

*L'emballlement médiatique :
la question de la responsabilité*

Intervention de Denis MUZET
L'Observatoire du Débat Public

27^{ème} Congrès de l'UCPF

Grenoble – 7/10 décembre 2006

L'EMBALLEMENT : DÉFINITION ET MÉCANISMES

Dans une société médiatique, dans laquelle l'information tend à devenir une marchandise et à obéir aux lois du marché, la concurrence entre les médias est telle que sur un événement donné, chaque média, chaque source, chaque marque est menacée de se laisser déborder et contourner par d'autres médias, d'autres sources, d'autres marques. L'élargissement du champ de l'actualité dû à la mondialisation, ainsi que son accélération due à l'instantanéité de l'information, font que les médias sont sur le **qui-vive** en permanence, prêts à fondre sur l'événement. Et c'est là que pointe le risque de l'emballement.

Les années 2005 et 2006 ont été riches en événements plus ou moins dramatiques célébrés par le pays et leurs médias dans une forme d'unanimité qui a pu produire dans la population un **sentiment de saturation** : en 2005, tsunami, affaire GAYMARD, mort du Pape, couverture de la prise d'otage de Florence AUBENAS et Hussein HANOUN au premier semestre, grippe aviaire, crise des banlieues, au second semestre ; en 2006, Fofana le barbare, CPE, Clearstream, au premier semestre ; duel "Ségo/Sarko" au second. Hormis le dernier, ces faits sont souvent majeurs et dramatiques en eux-mêmes, mais la couverture médiatique collective qui en a été faite a ajouté une couche de dramatisation à chacun de ces drames considérés en eux-mêmes et séparément.

Mais, au fait, qu'est-ce que l'emballement ?

C'est d'abord ce que j'appellerai une **embardée médiatique** : un engouement de la corporation journalistique dans sa quasi-totalité et, avec elle, d'une partie du pays, de larges pans de la population qui se sentent vite pris en otages et résistent. Interrogés au fil de chacun de ces événements saillants que Jean BAUDRILLARD appelait récemment des "événements voyous", de nombreux médiaconsommateurs nous ont confié en avoir assez d'une forme de couverture de l'actu monomaniacale et obsédante, y compris lors de la mort du Pape.

L'emballement est un phénomène **d'auto-stimulation** et d'auto-excitation collective, à travers lequel la machine médiatique s'empporte au-delà de l'importance réelle des faits et de l'intérêt qu'y accorde le public. Il n'y a pas d'emballement en soi. L'emballement est le résultat d'une perception, la perception du décalage qui apparaît entre l'importance accordée par les médias à un événement et l'importance que lui accorde le public. L'emballement procède d'une autonomisation du Média par rapport au réel (phénomène propre à une société médiatique, c'est-à-dire une société dans laquelle l'individu passe plus de la moitié de son temps de veille à avoir un rapport au réel à travers un média). Il apparaît quand la concurrence et la propension à vouloir concurrencer, à imiter ou à suivre leurs confrères (on parle de comportement moutonnier) pousse des médias dans une dynamique collective qui amène chacun d'entre eux à oublier sa responsabilité individuelle devant les médiaconsommateurs et la société. Les médias tournent alors sur eux-mêmes tels une toupie, et ils ne

parviennent pas à s'arrêter. Le public est comme pris en otage, il ressent un malaise, il détourne son attention.

NB – Si l'emballement est d'abord le fait des médias, des "émetteurs" d'information, et non du public (les "récepteurs"), il n'est cependant pas le fait de la seule profession journalistique. Il entraîne dans son sillage frénétique nombre d'acteurs du débat public, comme happés à leur tour, qui sacrifient mécaniquement et rituellement aux paroles et aux postures d'usage, comme l'a montré l'épisode de la fausse agression du RER D, l'été 2004 : le politique est entré en scène, le confessionnel, les grands corps, certains représentants éminents de la société civile, les éternels gardiens de la conscience nationale, etc. L'emballement va avec un **rituel**.

L'emballement est donc un phénomène de saturation. Mais il faut bien voir que cette saturation se produit dans un contexte médiatique lui-même déjà très saturé, dans la mesure où l'inlassable répétition pluri-quotidienne des mêmes nouvelles, des mêmes faits, des mêmes mots et des mêmes chiffres, déclinés à l'infini d'un média à l'autre, provoque dans le public un sentiment de malaise et de "trop plein". Celui-ci se dit *gavé, repu, saturé*.

En ce sens l'emballement est à rattacher à ce que nous appelons la "mal info", ou que nous avons décrit comme un phénomène de **submersion médiatique**. Prenons l'affaire Clearstream au mois d'avril 2006 ; voilà une affaire qui est typique du phénomène de submersion médiatique qui frappe désormais le médiaconsommateur : celui-ci se lève le matin, ouvre la radio, il entend parler de Clearstream ; il passe sur sa télé, il entend parler de Clearstream ; même chose sur Internet, dans son journal, etc. Il est donc bombardé d'infos qui sont pour lui proprement illisibles, incompréhensibles, si ce n'est comme le énième épisode du feuilleton de la guerre médiatique que se livrent SARKOZY et VILLEPIN pour la prise du pouvoir en France.

L'emballement atteint ainsi son point paroxystique quand le décalage entre l'importance de l'affaire aux yeux des médias et son importance aux yeux du public est maximal.

NB - Je voudrais attirer l'attention sur le fait que ce n'est pas seulement un sentiment de saturation éprouvé par le médiaconsommateur, mais que c'est aussi le sentiment que les médias occupent les écrans ou les ondes en volume, en quantité, et pas toujours en qualité, ni en sens.

Laura, 29 ans, ingénieur à La Tronche, interviewée en janvier 2005 : j'ai l'impression qu'il n'y a que le tsunami, en bruit de fond. Le raz-de-marée, c'est la seule chose qui a marqué mon intérêt, ces dernières semaines, dans les médias. On ne parle plus du tout du reste, ça a tout phagocyté, tout avalé le reste de l'info. Et ça, ça montre les limites de l'info, que la véritable intention des journaux et des médias, elle est volumique, pas en échelle de valeur.

LE FORMAT “CRISIQUE” DE L’ACTU

L’emballage n’est pas un phénomène de mode, ni un phénomène nouveau. Les emballages ne sont peut-être pas plus nombreux qu’avant, mais ils sont plus radicaux, plus compacts, plus concentrés dans la durée. La “crise” devient un produit médiatique, avec son format, ses règles, etc. Or ce format est de plus en plus court : de l’ordre de trois semaines. Une crise chasse l’autre. Et il semble qu’on ne puisse plus mettre en scène l’actu hors de ce format-catastrophe, sous peine de ne pas intéresser les gens.

Notons par ailleurs que les emballages sont aussi mieux connus, plus décrits et plus décriés auparavant, dans un contexte de discrédit généralisé des médias et de leur travail.

Il s’agit d’un phénomène structurel, qu’il faut rattacher au fait qu’on assiste aujourd’hui à un encodage, un formatage de l’actu en “séquences crises”. La “crise” est un phénomène médiatique qui s’appuie sur une réalité objective, mais qui lui donne une existence autonome, réglée par une dramaturgie : un événement initial (l’emploi du mot Kärcher par exemple dans une banlieue), une réaction populaire ou un intérêt du public, l’enclenchement des médias, l’entrée en scène des grands rôles (le politique, le syndical, l’associatif, les militants de ceci, de cela, les gardiens de la mémoire de ceci ou de cela, etc.), une ébullition collective dans un cercle plus ou moins large ou d’une amplitude plus ou moins grande ; puis suivent généralement d’autres événements, des rebondissements, puis un tassement et bientôt une sortie de crise. Bref, l’emballage est la trace de l’excès de dramaturgie. Il est consubstantiel aux formes de récit qu’emprunte l’actualité. Il les exacerbe. Il en est l’adrénaline collective.

Prenons l’exemple du CPE. On a assisté à une grande saga médiatique ; tous les éléments étaient réunis pour faire de la fronde anti-CPE un événement spectaculaire : universités en grève, manifs, syndicats unis, des jeunes enthousiastes, un gouvernement en difficulté et la Sorbonne occupée. L’événement a été porté à l’écran ou à la une des journaux à grand renfort de tout un arsenal de mythologies contestataires puisées dans la mémoire sociale (mai 68 avec les graffitis, grèves de 95 avec les manifs, banlieues avec les casseurs, connexion plus analogique qu’analytique). L’exacerbation médiatique a été forte. Le “théâtre du politique” a battu son plein, avec ses héros : VILLEPIN contre SARKOZY, JULLIARD contre DE ROBIEN. Mais en mettant en scène ces événements en faisant certains choix dramaturgiques, les médias ont pris le risque de passer à côté des véritables acteurs du mouvement, ni casseurs, ni policiers ; et plus gravement encore de passer à côté de l’événement lui-même et de ses enjeux profonds. Et c’est là qu’un malaise, voire qu’une forme de mécontentement peut poindre et monter dans le public.

INTERCONNEXION ET RÉSONANCE DU VILLAGE PLANÉTAIRE : LE RÉCIT DE LA CATASTROPHE DU MONDE

On peut se demander pourquoi ce formatage critique de l'actualité et l'emballlement qui en résulte ?

Les grandes crises ou catastrophes interpellent fortement le public parce qu'elles renvoient au vécu angoissant du "village planétaire", marqué par l'interconnexion et le risque d'être affecté, au plus proche, par des choses "qui nous viennent de loin". Le tsunami est de ceux-là : voilà une catastrophe "naturelle" (en réalité jugée culturelle : le résultat du dérèglement climatique mondial dont nous sommes coupables), qui surgit du milieu de l'océan indien, et qui vient faire irruption dans le quotidien sur la côte africaine, comme au Nord de l'Europe, via nos touristes suédois, allemands, ou français... qui étaient en vacances sur les plages de Thaïlande ou du Sri Lanka. Un tel drame a pour effet de rétrécir la perception du monde, le vaste monde d'autrefois devenant village au bruit duquel nous ne pouvons échapper (autrefois c'était les querelles de clocher...). En même temps si ces événements captent à ce point l'attention c'est parce qu'ils bénéficient d'une surcouverture médiatique ; sur l'échelle de Richter médiatique, ils sont au plus haut point d'intensité. Impossible d'y échapper en vivant normalement, c'est-à-dire en s'informant un minimum (comme la présidentielle en ce moment).

L'EXEMPLE DE LA CRISE DES BANLIEUES

Je voudrais revenir sur deux emballlements caractérisés de la dernière période.

La crise des banlieues à l'automne 2005 d'abord. On peut se demander quel rôle ont joué les médias tout au long de cette séquence ? Ont-ils été perçus couvrant correctement les événements ou bien, victimes d'un emballlement, attisant le feu ? Question essentielle eu égard à la problématique ancienne de la crédibilité des médias.

Que s'est-il passé ? Au départ un fait divers : quelques jeunes réagissent localement à un événement dramatique en mettant le feu à des voitures. Puis, progressivement et par effet d'écho, s'opère un renforcement et une extension, dans une ambiance médiatique générale, au travers de la duplication des images visuelles et sonores. C'est l'emballlement. Le quantitatif l'emporte sur le qualitatif, les chiffres sur le sens : la comptabilité des autos qui brûlent ; on assiste à un phénomène d'accumulation et d'avalanche ; chaque média est fondé à informer, mais l'effet cumulatif porte une dérive. Très vite, les médias, qui ont amorcé le phénomène, le voient leur échapper. Pire, ils sont instrumentalisés, en particulier par les jeunes de ces cités. Dans une surenchère générale, déferle la compétition d'une commune à l'autre : nombre de voitures, de bus ou de lieux

publics brûlés. Et les médias de compter les points, au nom de la vérité des faits et de la transparence.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de désigner ou de montrer du doigt tel ou tel média en particulier. Ce qui est en cause, c'est le système médiatique dans son ensemble, en ce qu'il procède par accumulation : le médiaconsommateur se lève avec les chiffres de la radio, il allume la télé et reçoit une nouvelle dose de brèves affolantes, il consulte les journaux ou va sur Internet, qui en remettent une couche, au risque de nourrir ce que nous appelons "la Mal Info". La responsabilité est collective. Les médias le savent, qui sont interpellés ; et certains réfléchissent à ce qu'il se passe, voire tentent de tracer un chemin étroit entre la nécessité d'informer librement et la maîtrise des mots et des images, et de leurs conséquences sur les esprits.

L'EXEMPLE DE LA GRIPPE AVIAIRE

La grippe aviaire est venue fournir, l'hiver 2005-2006, une autre illustration de ce phénomène et de ses conséquences dramatiques pour l'économie.

Rappelons-nous. Nous avons passé le plus clair de l'hiver 2005-2006 suspendus aux flashes nous tenant informés du vol des oiseaux migrateurs partis d'Asie et suspectés, pour cela, d'être porteurs du virus H5N1 de la grippe du poulet. Nous avons appris qu'ils survolaient la Turquie et que plusieurs foyers d'infection y avaient été découverts, qu'une famille même y avait perdu un enfant. Nous avons vu les images des équipes d'intervention sanitaire, portant des masques et harnachées tels des soldats, jeter les volailles dans des sacs poubelle et désinfecter les basses-cours. Après cela, des jours et des semaines passèrent à scruter le ciel, les journalistes continuant imperturbablement leur guet. De flash en flash, nous avons bientôt appris que les oiseaux migrateurs étaient entrés sur le territoire grec et qu'un cas de grippe du poulet y était repéré. Puis ce fût le tour de l'Italie. Et le 13 février 2006, l'incroyable survint : sur notre propre sol, sur la commune de Joyeux dans l'Ain précisément, on trouva un canard sauvage mort aux abords d'un étang de la Dombes. Très probablement porteur du fameux virus, prévinrent les flashes, dont certains employant des formules qui ne laissaient aucune place au doute. La terrible crainte fût vite confirmée. Une double armada fût alors dépêchée et déployée sur place : techniciens vétérinaires et sanitaires, agents des services publics et des collectivités concernées, Préfet en tête, d'une part, pour action ; armée de journalistes équipés d'appareils photos, caméras, magnétophones et micros, d'autre part, pour information. Nous avons vu à la télévision les images des barrages routiers bloquant l'accès au site ; et les tapis désinfectants sur lesquels étaient contraintes de rouler les voitures des autochtones. Quelques jours plus tard, le 23 février, la ferme de Daniel Clair, éleveur de dindes à Versailleux, à un kilomètre de là, fût encerclée et interdite d'accès, coupée du reste du monde. Quelques 400 volatiles y avaient été retrouvés morts et, dans la foulée, plusieurs centaines d'autres avaient été aussitôt abattus sur ordre des autorités sanitaires. Le virus s'y était propagé, assurent plusieurs témoins locaux... sous les souliers

des cohortes de journalistes qui avaient piétiné sans précaution les abords de l'étang incriminé et qui s'étaient ensuite rendus, pour accomplir quelques commodités, chez l'éleveur le plus proche et – mal lui en prit – le plus hospitalier ! Versailles se transforma pour quelques semaines en un triste champ de bataille, la mairie en QG de crise, les villageois s'efforçant de tenir à distance la presse venue donner l'assaut, pour protéger le malheureux éleveur accablé ; et s'organisant pour ravitailler les équipes de télévision, venues du monde entier, en informations et victuailles. Tandis qu'on annonçait qu'un numéro vert venait d'être créé pour permettre à toute personne trouvant au sol un oiseau mort de prévenir les autorités ; que le Sud-Ouest s'inquiétait pour le foie gras de Noël ; que Paris s'en faisait pour ses pigeons ; que les autorités de veille sanitaire recommandaient de cuire la volaille avant de la consommer ; et que les ventes de volailles chutaient inexorablement, mettant en péril un pan entier de notre économie. Aucun cas de transmission du virus de la volaille à l'homme n'ayant été recensé jusqu'alors en Europe !

QUELLE RESPONSABILITÉ DES JOURNALISTES ?

J'ai la faiblesse de penser que l'immense majorité des journalistes a le sentiment de faire bien et correctement son métier, en conscience. J'ai le sentiment que les rédac chefs ont eux aussi la conviction qu'ils font les choses sérieusement, sans emballement et avec la distance nécessaire, une capacité restée intacte à poser les limites et à décider ce qu'il est acceptable de diffuser et ce qui ne l'est pas.

Je pense, en revanche, que s'il y va de la responsabilité individuelle, il y a surtout une responsabilité collective. Parce que chaque média est sans doute légitime – et c'est même son devoir – à couvrir tel ou tel événement important ; mais c'est dans l'accumulation des couvertures, dans un phénomène de surenchère et d'autostimulation collective que se niche le mal, et qu'on passe du vertueux au vicieux.

L'Observatoire du Débat Public a forgé une expression pour décrire la représentation collective de notre pays, telle que les médias l'ont construite entre le 11 septembre 2001 et le 21 avril 2002 (de la tuerie de Nanterre à la mort d'un père de famille d'Evreux, en passant par l'agression emblématique de "Papy Voise" à Orléans), avec les résultats que l'on sait : l'élimination de Lionel JOSPIN et le passage de LE PEN au second tour. Cette expression est celle de "champ de ruines". Ce qu'il se passe en France aujourd'hui confirme plus que jamais notre analyse (Cf. La France blessée. Sous la direction d'André GATTOLIN et François MIQUET-MARTY, Denoël, 2003).

Certes, aujourd'hui comme hier, ce ne sont pas les médias qui font l'insécurité. Ils dépeignent le champ de ruines, souvent lourdement et avec complaisance, utilisant un marketing de la peur, et répondant en cela à une demande sociale de notre société du spectacle, sans distance, jusqu'à stimuler la peur à leur tour. Ce n'est pas seulement une pression qui s'exerce, conduisant à multiplier les sujets qui traitent des événements des banlieues dans les JT ou à la Une des journaux

jusqu'à saturation, c'est aussi toute une rhétorique qui se déploie, une rhétorique de l'analogie et de l'amalgame. La télévision est en première ligne dans ce phénomène. Par son audience considérable – plus de douze millions de personnes regardent chaque soir un JT – mais aussi parce qu'elle est une formidable machine à produire de l'analogie : un bus qui flambe sur le parking d'une de nos cités rappelle un bus qui brûle en Palestine ; une école qui brûle dans une banlieue marseillaise évoque un bâtiment public qui brûle à Bagdad.

Mais la télévision n'est pas seule en cause. La rhétorique analogique galope aussi de façon impressionnante au travers des mots. Tel celui de *guerre civile* qu'on lit dans la presse ou qu'on entend à la radio, au point de susciter des connexions fausses et largement fantasmatiques entre des évènements qui ne sont pas reliés dans le réel, mais qui le deviennent au plan symbolique. La machine médiatique n'a pas de frontières, elle mélange dans son grand mixer d'images et de sons le proche et le lointain. L'accumulation opère comme une stimulation dramaturgique dans laquelle se font écho la menace terroriste, à l'échelle mondiale ou dans le conflit israélo-palestinien, et la flambée de violence de nos banlieues. Toutes ces visions – fondées sur des faits réels bien entendu – ont pour effet d'installer l'idée d'un pourrissement de notre société. Un thème dont chacun sait que l'extrême droite saura, le jour venu, tirer les bénéfices.

Est donc ici posée, à nouveau, la question de la responsabilité médiatique. Ce qui se passe aujourd'hui dans les banlieues, et qui est relayé par les télévisions et les médias en général, fonctionne à la manière d'un levier d'intérêt, d'un mécanisme d'implication du médiaconsommateur. Il s'agit non seulement de mettre le gouvernement sous la pression de l'urgence médiatique, mais aussi de redonner des enjeux, dans un monde désenchanté qui a le sentiment d'en manquer et qui tend à ne parler que d'économie. Plus le monde dans lequel nous vivons se modernise, s'accélère et se complexifie, plus l'existence d'objets simples et archaïques est nécessaire à sa représentation. Durant la période de notre histoire récente, la peur a rempli ce rôle de dramatisation et les médias celui de dramaturges. Faute de proposer une autre dramaturgie, la classe politique tout entière est soumise à cette thématique, forcée de subir "l'emballement".